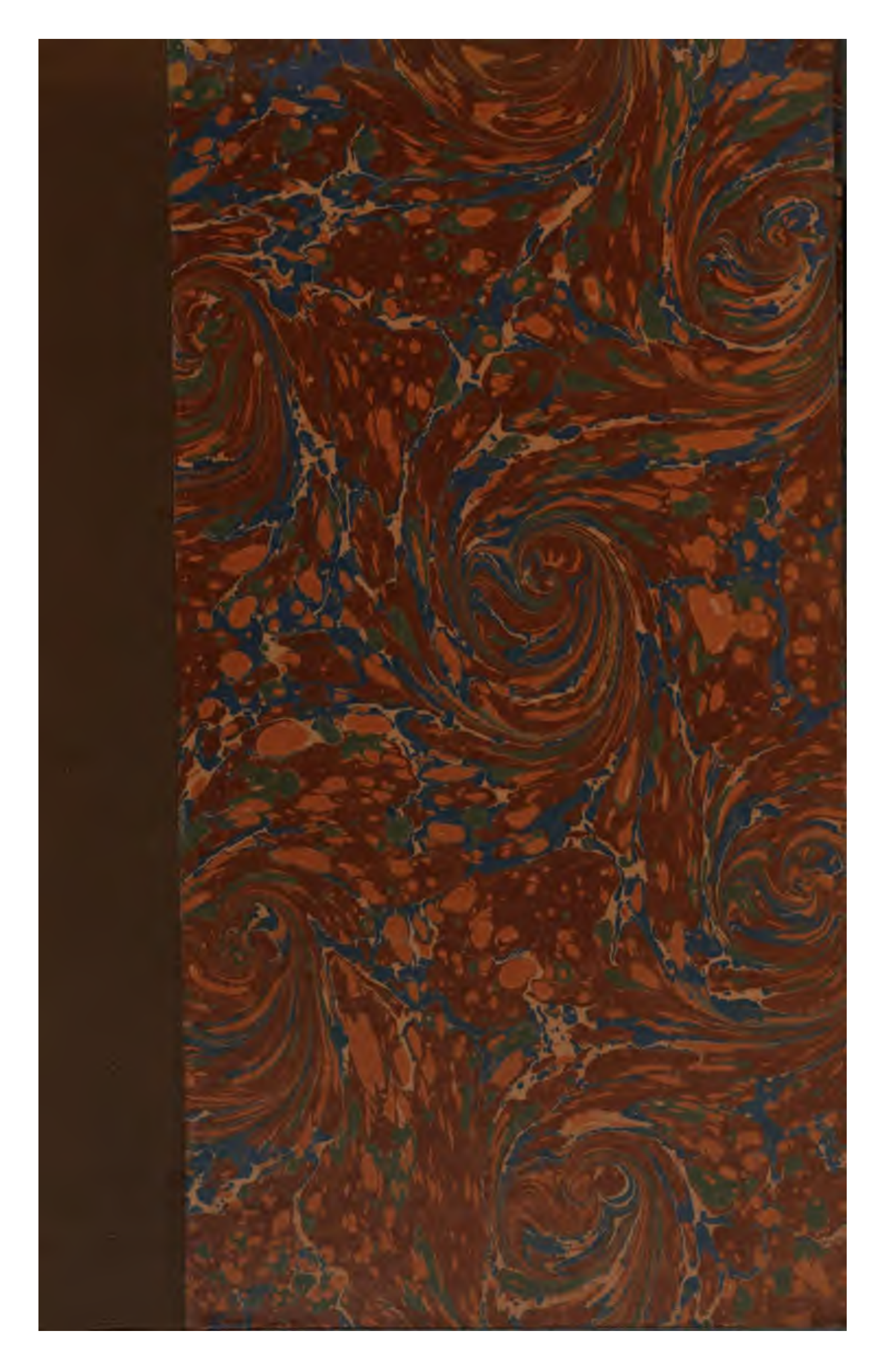



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

LA CASSETTE VERTE

DE

MONSIEUR DE SARTINE,

Trouvée chez

MADEMOISELLE DU THÉ.

Ipſe dolos tecti ambageſque reſolvit.

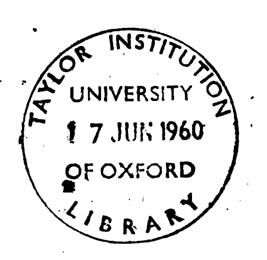
VIRGIL.

(Cinquieme édition revue & corrigée ſur celles de Leipſic & d'Amſterdam.)

A LA HAYE,

Chez la veuve Whiskerfeld, in de Platte Borze by de Vrydagmerkt.

M. DCC. LXXIX.



AVIS AU LECTEUR.

QUEL mélange contradictoire de précaution & de négligence n'apperçoit-on pas dans la conduite des ministres de tous les pays !

En France tout comme en Angleterre, ils renferment leurs papiers secrets dans des *cassettes vertes* : mais ces cassettes s'égarent quelquefois— C'est à cette précaution & à cette négligence que je suis redevable de la découverte des ruses politiques de Monsieur de Sartine— Il y a environ six semaines que faisant mes visites du matin avec le révérend pere Anselme, jacobin, nous passâmes chez Mademoiselle du Thé— Nous frappâmes— Sa femme de chambre, petite brune fort piquante, & dont les yeux sembloient demander l'absolution, nous ouvrit. Sa docilité ne

déplut pas à mon compagnon, & m'appercevant qu'il mouroit d'envie d'en faire sa pénitente, je les laissai en me glissant à la sourdine jusqu'à l'appartement de la maîtresse, à laquelle je me proposois bien de rendre les mêmes bons offices. Le cabinet de toilette étoit entr'ouvert. A peine y fus-je entré que j'apperçus sur le sopha un chapeau à plumet & une épée. Ma curiosité en fut excitée, & je me déterminai à examiner ce qu'il pouvoit y avoir de plus dans le cabinet. Je ne donnerai pas ici un détail de ce que j'y vis; je me contenterai de dire qu'à force de fouiller je trouvai dans le voile qui couvroit le miroir, une *cassette verte*. Quelle découverte pour un Jacobin ! il faut savoir que M. de Sartine (qui n'étoit sorti que fort tard de chez le Roi) étoit alors dans les bras de Mademoiselle du Thé, pendant que je m'emparois de sa cassette. Je laisse aux sophistes à juger qui de nous deux étoit le plus heureux. M'étant donc saisi de ce trésor, & l'ayant caché sous mon manteau, je m'esquivai furtivement chez moi dans l'intention d'étudier la politique, sans m'inquiéter de mon compagnon qui sans doute s'amusoit à un autre jeu. J'avoue que j'eus d'abord quelques scrupules touchant l'usage que je devois faire de cette cassette; mais faisant réflexion qu'un

homme

homme de mon état ne devoit ignorer aucun secret, & que puisqu'un Roi, qui, en confession, ose cacher ses moindres pensées, est regardé comme un impie, à plus forte raison un ministre qui renferme ses secrets doit-il être considéré comme l'ennemi déclaré de la religion ; & je conclus que Monsieur de Sartine, ou au moins sa cassette devoit subir la question —— Mais, me dira-t-on, pourquoi publier ces secrets ? Votre serment ne vous oblige-t-il pas à les celer ? ne vous suffisoit-il pas de les savoir sans vouloir encore les divulguer ? à cela je réponds que ces papiers même doivent plaider ma cause & me servir de justification. Des critiques, en comparant la casse e de Sartine à celle de Pandore, ne manqueront pas de comparer aussi l'éditeur à Epiméthée, il y a cependant une grande différence entre nous deux. Epiméthée ouvrit sa cassette & la guerre & la discorde se répandirent pour la premiere fois sur la terre ; mais tout le mal étoit fait en france long-temps avant que j'ouvrisse celle de Sartine. Le fabuliste en nous disant que l'espérance resta au fond, ne nous apprend-il pas que ce n'est qu'en fouillant avec soin jusqu'au fond de toutes les cassettes vertes que nous pouvons trouver le nôtre. Enfin si par ces papiers je puis prouver qu'on ne peut guere

 compter

compter ſur les miniſtres de france; & encore moins ſur l'oppoſition en Angleterre—Quel eſt celui de mes lecteurs qui ayant à cœur le bonheur de ſa patrie ne me ſaura pas bon gré de les avoir publiés. Quant à vous, mes compatriotes, vous que j'aime, & à qui mon exil * doit me rendre cher, ſi j'ai été aſſez malheureux pour être coupable d'une indiſcrétion, je ne doute nullement que vous ne pardonniez au zéle ardent, mais aveugle, d'un vrai patriote. Mais tandis que je ſouffre ainſi pour l'amour de vous, ne ferez-vous rien pour vous-même ? ne penſerez-vous, n'agirez-vous jamais comme de vrais français ?

* Auſſitôt que l'éditeur eut pris la réſolution de publier ces papiers, il crut que le parti le plus ſage étoit de ſe retirer en Hollande —— La Baſtille a été & ſera toujours l'ennemie jurée de la liberté de la preſſe.

AVANT PROPOS.

L'ÉDITEUR a cru devoir publier ces papiers dans le même ordre qu'il les a tirés de la cassette, & la bonne opinion qu'il a de la pénétration d'esprit de ses lecteurs ne lui a pas permis d'y joindre ses remarques.

LA CASSETTE VERTE.

Instructions pour moi-même. *

QUAND sa majesté me parlera de la misère du peuple, de l'épuisement des finances, ou de choses semblables, il faudra *haranguer en faveur* de la gloire, de l'amour de l'empire, & sur-tout de Louis le grand.

Si sa majesté s'informe des particularités de la perte de Pondicheri, je ferai tomber l'entretien sur l'artillerie, les armes, & les autres munitions de guerre prises si glorieusement au Sénégal. La transition d'Asie en Afrique n'est pas bien considérable, & sa

* Ce n'a pas été sans beaucoup de peines que l'éditeur est parvenu à déchiffrer ces instructions secretes. Il paroît par le MS. qu'elles ont été jettées sur le papier à diverses reprises par Monsieur de Sartine, & écrites tantôt avec une plume, & tantôt avec un crayon.

majeſté n'eſt pas pédant en fait de géographie.

L'eſcadre de D'Eſtaing eſt en ſi mauvais état qu'il eſt bien temps que je découvre que j'ai toujours penſé qu'il ne réuſſiroit pas — aux deux derniers levers j'ai paru triſte, il eſt vrai, mais cela ne ſuffit pas. — Il faut enfin ſe décider — Eh bien ! la premiére fois que le roi parlera de D'Eſtaing je ſuis réſolu de *ſecouer la tête*, & même, s'il le faut, *de hauſſer les épaules*.

Quoiqu'il ſoit à propos de louer l'amour généreux & déſintéreſſé que notre jeune roi a pour l'Amérique, néanmoins la ſaine politique défend d'en trop dire. Dans une monarchie abſolue il eſt dangereux de parler avec trop de chaleur de l'amour de la liberté. D'ailleurs cela pourroit paroître contradictoire. Car quoique nous ſoyons à préſent ſi généreux envers l'Amérique, nous ne ſçaurions ſitôt oublier la conduite des Anglais en faveur de l'iſle de corſe, & ſi notre cour eſt ſi libérale envers le docteur Franklin, ſa majeſté Britanique ne donna-t-elle pas de quoi vivre au pauvre Paoli ?

Il ſera prudent d'engager un grand nombre

bre de poëtes, de peintres, de sculpteurs & de graveurs pour affermir le Roi dans la bonne opinion qu'on lui a inspirée de lui-même, & bannir l'ennui de Versailles. — A chaque mauvaise nouvelle il faudra varier l'adulation. Quelquefois l'amuser d'une ode, où il sera mis au rang des Jupiter, des Apollon, des Alexandre, &c. -- D'autrefois surpasser, s'il se peut, le pinceau flatteur de le Brun. -- Le sculpteur à son tour le représentera sous la forme allégorique d'une fontaine à treize jets fertilisant treize lauriers. — Quant aux graveurs il sera nécessaire qu'ils mettent leur génie à la torture pour inventer de nouveaux desseins pour les médailles. — Par exemple — sa majesté liant treize fagots. — Sa majesté, figure colossale, un pied à Paris, l'autre à Philadelphie. — Mais je crains bien qu'il ne soit fort difficile d'inventer des nouveautés; car tandis que Louis XIV. étoit occupé à combattre contre la liberté de la Hollande, les artistes s'épuiserent en invention pour célébrer son amour pour la liberté, & lui frappérent autant de médailles qu'il essuya de défaites. — Cependant si nous ne pouvons pas nous procurer des médailles, il faudra avoir recours à la tapisserie. — Colbert, qui, en fait de ruse d'adulation, ne le cédoit en rien

à ses compatriotes les Ecossais, n'avoit assurément d'aure objet, en établissant la manufacture des Gobelins, que de trouver une nouvelle ressource pour la flatterie. Renchérissons sur cette idée, & tendons à neuf le palais de Versailles. — Dessein pour la tapisserie. — Treize Barres, simbole de l'union des treize Etats de l'Amérique, parsemées de fleurs de lis, le tout entrelacé de lauriers en laine.

Necker a un peu trop de conscience, ou il est assez rusé pour vouloir le faire croire à tout le monde. Car il ne veut recevoir aucun émolument, mais s'il n'a ni douceurs, ni contrats, ni présents, ne fait-il pas mentir le vieux proverbe, *point d'argent point de Suisse.*

A MONSIEUR DE SARTINE,

Rue de Gramont, à Paris.

Monſieur, *Londres* 25 *Janvier*, 1779.

J'ai eu l'honneur de recevoir vos ordres qui m'ont été tranſmis de la maniere la plus obligeante par Monſieur votre Secrétaire. Les liaiſons que quelques années de réſidence dans ce pays m'ont mis à portée de faire, jointes à celles que vous m'avez indiquées ſi à propos, me feront ſans doute faire quelques découvertes qui ſeront peut-être dignes d'occuper votre attention. Mais je crains bien, je l'avoue, qu'elles ne ſoient en petit nombre. Employé dans cette eſpece *d'ambaſſade ſecrete* par tout autre que Monſieur de Sartine, il ne me ſeroit peut-être pas difficile de groſſir des riens & de répéter des détails minutieux avec ce zèle officieux & myſtérieux qui ne manqueroient pas de m'être utile. Mais quand je vous écris quels événemens puis-je vous communiquer que votre ſageſſe n'ait déja prévus? quelles opinions puis-je vous ſuggérer qu'en homme intelligent, vous n'ayez conçues auparavant? cet obſtacle ſeroit difficile à ſurmonter dans tous les pays, mais il l'eſt cent fois plus en Angleterre : pays de licence où l'office d'un eſpion ſe réduit preſque

que à rien. Une douzaine de gazettes tous les matins & autant tous les soirs, ne nous laissent en vérité rien à faire. A Londres c'est un prodige qu'un secret, même dans les affaires les plus privées. Quant aux affaires publiques, les patriotes font gloire de ce que dans une constitution libre, le secret est en horreur. Il semble effectivement que cela soit; car les Messieurs de l'opposition exigent qu'on leur communique non seulement les comptes les plus minutieux de l'armée, de la marine & des impôts, mais aussi les lettres des ministres, les instructions les plus secretes des différens départemens, & enfin tous les papiers dont la communication prématurée peut leur servir à déranger les plans les mieux concertés des ministres. Ils exigent, dis-je, que ces papiers soient exposés sur les tables du parlement, où à peine sont-ils étalés que de façon ou d'autre le contenu en est bientôt imprimé & en peu de jours rendu public. Ainsi les ministres de France en savent toutes les particularités aussi bien que ceux d'Angleterre, & les étudient avec bien plus d'attention & avec cent fois plus de profit que ceu qui en ont d'abord exigé la communicatior Pauvre encouragement pour un espion en Ai gleterre. Les gazettes, les brochures, les d(bats du parlement, les remembrances & to

ce fatras de libelles périodiques dont est farcie la boutique de notre bon ami le sieur Almon, ne laissent guères de découvertes à faire dans le champ étroit & battu de la politique. Pour me rendre donc essentiellement utile, je me bornerai aux motifs secrets & aux intérêts cachés qui font agir les factions opposées : & puisque les Anglais publient le texte de la politique, il faudra se contenter d'en faire le commentaire. Engagés, comme nous le sommes, dans une guerre que les harangues, les écrits, les prédictions, & les menaces de l'opposition en Angleterre, nous ont fait entreprendre ; il sera de la derniere conséquence de pénétrer leurs intentions, de découvrir leurs vrais desseins, ou pour mieux dire, devenir *l'espion de leurs cœurs*, étude d'autant plus facile à un Jésuite défroqué, que ces recherches seront dirigées par les mouvemens du sien.

Je suis invité à dîner chez Lord Shelburne, & je saisirai la premiere occasion qui se présentera pour vous faire passer mes premieres dépêches. Trop heureux si je pouvois vous donner des témoignages plus solides du respect & de l'attachement parfait avec lequel,

J'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble, très-obéissant, & très-dévoué, & très-fidèle serviteur.

A MONSIEUR DE SARTINE.

(*Secret.*) *Ancien Hôtel de Lautrec.*

Mon cher de Sartine,

Gerard dans la derniere lettre qu'il m'a écrite, me fait un détail assez plaisant de ce qui s'est passé dans la premiere audience que lui a accordé le Congrès. Je vous l'envoie, elle vous fera rire. Quel dégoût ne paroît-il pas avoir pour cette méprisable *vermine !*

Votre, &c.

Gravier de Vergennes.

à Philadelphie ce 21 août 1778.

Mon cher Monsieur,

Vous vous appercevrez que dans mes dépêches publiques j'ai exagéré autant que j'ai pu les détails de ma premiere audience, afin de donner au Roi une bonne opinion de ses nouveaux *alliés*. Mais en vous écrivant j'oublie le ministre & me moque de cette ambassade. La politesse forcée de ces rebelles crotés nous a bien réjouis mon secrétaire & moi, & nous en avons fait le compte courant que voici.

Je suis sincerement

Votre, &c.

Conrade Alexandre Gerard.

Compte

Compte courant de complimens entre Gerard, & Le Congrès.

Doit	Avoir.
Pour un caroffe à fix chevaux pour me *traîner* à l'audience, y compris deux délégués.	Permis à un d'eux de s'affeoir auprès de moi fur le même fiége.
Item, Au préfident & au congrès qui à mon entrée fe font tous levés.	Une révérence de mon fecrétaire & de moi.
Item, Pour avoir écouté mon Français & l'avoir fait traduire.	Ecouté leur mauvais Anglais.
Item, Pour la harangue du préfident, & fa révérence ridicule après l'avoir prononcée.	Permis à mon fecrétaire d'en tirer copie.
Item, Pour vingt-fept révérences gauches reçues de temps à autre dudit préfident, & de ladite vermine.	Un de ma part & vingt-fix de la part de mon fecrétaire.
Item, Pour m'avoir placé dans un fauteuil vis-à-vis du préfident.	Confenti à dîner avec eux après l'audience.
Item, Pour s'être tous enivrés en l'honneur de l'alliance.	Nous confentîmes mon fecrétaire & moi à être fouls de leur vin & de leur compagnie.

A MONSIEUR DE SARTINE, &c.

Londres, 3 février, — 79.

Monſieur,

J'aurois eu l'honneur de vous donner plutôt de mes nouvelles, ſi retenu par la crainte d'être découvert écrivant par la poſte, je n'euſſe été forcé d'attendre une voie plus ſure. J'y étois d'autant plus porté, qu'il me tardoit de vous remercier de ce que vous avez bien voulu me permettre de tirer par avance ſur vous pour la ſomme de deux cents louis.

Quelques jours après vous avoir écrit, j'allai dîner chez Lord Shelburne — Monſieur de Floſſac, ami intime du Dr. Price ce célèbre calculateur, lui avoit parlé de moi ſi favorablement que le Docteur avoit conſeillé à ce ſeigneur de m'attirer chez lui. C'étoit le 30 du mois de janvier; fête pour tout bon républicain! on nous annonça; & nous fûmes immédiatement introduits dans la bibliothéque — Nous y trouvâmes ce ſeigneur avec tous ceux de ſon parti; c'eſt-à-dire, Monſieur le colonel Barré & Monſieur l'avocat Dunning — Ces trois politiques étoient aſſez ſingulierement occupés — Ils recevoient du Dr. Prieſtly une leçon d'électricité,

tricité, mais qui visoit toujours à la politique — Ils s'en tinrent d'abord à des expériences de pure curiosité, dont l'une me parut assez singulière — Ils placerent l'orateur *Dunning*, petit homme fort gros, sur un escabeau à pieds de verre; de sorte qu'il me rappella la réception du Dr. *Last* dans le Diable boiteux, comédie de feu Mr. *Foot* — Je demandai, s'il alloit haranguer; lorsque Lord *Shelburne*, fort obligeamment, me fit signe de lui toucher le nez du bout du doigt. Je le fis, &, à mon grand déplaisir, il en sortit des étincelles. D'abord je soupçonnai que la machine étoit construite dans l'intention d'illuminer la phisionomie; mais ils me dirent que ce n'étoit qu'un divertissement avant l'opération qu'ils alloient commencer — il descendit de l'escabeau, & on lui mit autour du cou un fil d'archal, pour conduire le feu électrique au travers de sa gorge: car l'orateur a la voix bien rauque, & le Dr. *Priestly* le flattoit qu'en peu d'années ses opérations, souvent réitérées, pourroient peut-être dissiper le flegme, & lui rendre la voix — Cette politique physique achevée, Monsieur le colonel *Barré* prit la parole — homme d'esprit, mais fort bruyant! — à l'entendre, on diroit qu'il n'est personne qu'il ne connoisse en france,

& même dans tous les quartiers du monde connu — J'avoue, que, lorſqu'il me dit qu'il vous connoiſſoit particuliérement, je fus étonné que vous ne m'en euſſiez rien dit *. Le colonel a la voix tout-à-fait montée aux tons de l'oppoſition ; une baſſe taille, capable d'exprimer les doutes & les craintes d'un patriote ; & une cadence ſemblable aux éclats du tonnerre, fort propre à menacer un miniſtre — ces deux orateurs ſont les ſeuls à qui Lord *Shelburne* fait part de ſes conſeils, & de ſes eſpérances ; & ce n'eſt pas à tort. Car l'un a la réputation d'être le meilleur des avocats dans une *mauvaiſe* cauſe ; & l'autre paſſe pour le plus grand conteur de l'univers — On ne voit ni la déſunion ni la jalouſie règner dans ce parti ; & comment cela ſe pourroit-il ? aſſûrément c'eſt un article de foi entr'eux, que trois perſonnes en fait de politique ne font qu'un — cependant quelques amis ſubalternes ne ſeroient pas de trop ; car ils reſſemblent aſſez, à préſent, à trois amiraux, qui n'auroient point de vaiſſeaux ſous leurs ordres. Mais ils ont trop de fierté pour s'unir à aucun parti, ſoit miniſtres, ſoit oppoſition. — Ce ſeigneur, il

* Qoique je ne connoiſſe point du tout ce Monſieur, qui me connoit déja ſi bien, il ne ſeroit pas de la bonne politique de le déſavouer. — Il peut m'être utile dans le beſoin.

eſt vrai, eſt une eſpèce de miniſtre par *anticipation ;* & il ne ſe paſſe point de jour qu'il ne faſſe la répétition du rôle qu'il s'imagine jouer enfin.— Chez lui, tout ſe fait par étiquette.— Il reçoit ſa compagnie ordinaire avec tout l'appareil d'un grand lever.— *Là*, chacun à ſon tour.— Suivant les rangs, il proportionne ſes ſourires, & a des formules de complimens différens ; affectant, dans la converſation, de ſe mettre à portée de ceux qui l'écoutent.

Autant que j'en puis juger, il a la manie de vouloir paſſer pour le Mécene de l'Angleterre. Il voudroit qu'on crût que ce n'eſt que par lui que les beaux arts exiſtent.— Quelqu'un invente-t-il une nouvelle eſpèce de ratière ? c'eſt le mortifier que de ne pas le croire le patron d'un artiſte ſi utile.—Sa converſation, dont la politique eſt toujours le ſujet, eſt un mélange de ſentimens & des dictons de ſes deux amis, & de ſes deux philoſophes. De ſorte qu'on peut fort bien le comparer à une Encyclopédie parlante, où les différens ſujets ſont traités par différens profeſſeurs. L'art militaire, & *la connoiſſance du monde*, par le Colonel *Barré ;* toutes les ruſes & les diſtinctions ſubtiles de la loi, par l'avocat *Dunning ;* la philoſophie & le ſcepticiſme par le Dr. *Prieſtly ;* &

les paradoxes politiques, par mon ami le Dr. *Price*. Ce mélange, sans être original, ne laisse pas d'être frappant. On admire le tableau qui représente un si bel ensemble : car quoique les arbres soient d'un peintre, le bétail d'un autre, & les figures d'un troisième, néanmoins le dessein en est grand; & la combinaison de ces beautés éparses est curieuse & splendide.

Mylord lui-même s'adonne principalement à l'étude des finances.—Il a toutes sortes de listes de toutes sortes de choses.—Il a eu la bonté de me dire en confidence, qu'il avoit découvert mille nouveaux sujets pour mille nouvelles taxes ; & qu'il ne doutoit nullement que la nation Anglaise ne lui en sçût bon gré, si jamais il entre dans le ministère,—aussi est-il si attentif à ces calculs, qu'il y pense en tous temps & en tous lieux,—il assura dernièrement la chambre des pairs, dans un débat touchant l'Amérique, qu'il se promenoit tous les jours à cheval dans Hide Park, pour faire le calcul précis du nombre proportionné des chevaux qui sont en Angleterre, par le nombre de ceux qui sont dans la province de Middlesex, afin d'imposer une taxe générale sur les selles & sur les brides.

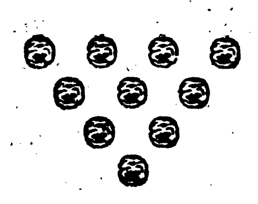
C'est à votre pénétration ordinaire, que

je laisse le soin de déterminer, quels services ce parti peut rendre aux ministres de France, en décriant ceux d'Angleterre. Pour moi, je puis plus aisément deviner, par leur conduite présente, ce qu'ils feroient pour vous servir, s'ils étoient eux-mêmes à la tête du ministère.—J'espère pouvoir vous donner bientôt une esquisse du *Parti de Rockingham*.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble, &c.



A MONSIEUR DE SARTINE.

Verſailles, *mars* 22, 1778.

Dimanche au ſoir.

Mon cher ami,

Je viens du lever de la Reine, il a été d'une longueur épouventable, & vos ambaſſadeurs d'Amérique y ont eu leur audience. En voilà plus qu'il n'en falloit pour me donner mal à la tête, & me diſpenſer de vous écrire. Mais je n'ignore pas qu'il vous tarde de ſavoir ſi on les a trouvés à ſon goût, ou au moins paſſables. Tout bien conſidéré, là là ! —mais à qui en avez-vous l'obligation? c'eſt bien à la *comteſſe Jule de Polignac*, & à moi. Nous avons eu, je vous aſſure, bien de la peine à perſuader à la Reine de les endurer. Malheureuſement Mademoiſelle *Bertin* avoit été admiſe le matin chez la Reine; & vous ſavez combien la guerre avec les Anglais eſt peu propice aux intérêts des marchandes de modes. Elle avoit donc tellement tourné ces ambaſſadeurs en ridicule, que, quand ils ſont entrés, ſa Majeſté a eu toutes les peines du monde à s'empêcher de rire. Je n'en ſuis point étonnée. En vérité, mon cher ami, ils étoient mauſſadement mis; &, choſe ſingulière, il n'y en avoit aucun qui eût l'air

diſtingué.

distingué. Nous avons eu beau lui vanter la simplicité de leurs mœurs, leur mépris pour toutes sortes de formalités! „ma foi, (a dit la Reine, il faut avouer que ce n'est que de la canaille! „ Mais, lui ai-je dit, examinez le chapeau blanc du Dr. Franklin, c'est l'emblême de l'innocence ; & ses lunettes a dit la Comtesse, celui de l'économie (*un des verres étoit cassé*) ; „assurément, a dit sa Majesté, ce Dr. Franklin, est fort *singulier* en toutes choses „. Nous avons ri de cette saillie, & la Reine a repris sa bonne humeur. Le *Duc de Coigny*, qui étoit alors présent, l'a assurée que ce docteur, tout singulier qu'il étoit avec son chapeau blanc & ses lunettes borgnes, avoit trouvé le secret de mettre des éclairs en bouteilles ; & qu'il pouvoit, en les débouchant, causer autant de maux que Pandore, en ouvrant la boëte, ou les compagnons d'Ulisse, en déliant leurs outres. Ce qui nous a bien fait rire, car nous n'y comprenions rien.—Enfin nous avons assez bien ménagé les choses jusqu'à présent. Mais, de grace, mon ami, envoyez des maîtres à danser & des tailleurs Français à ces ambassadeurs barbares, & surtout engagez son excellence le docteur à faire raccommoder ses lunettes.

Adieu.

Lamballe.

A MONSIEUR DE SARTINE.

Londres 15 février, 1775.

Monſieur,

Je ſuis chaque jour de plus en plus convaincu de la difficulté qu'il y a à découvrir des ſecrets qui en valent la peine. Vous l'aviez bien prévu, puiſque vous m'indicâtes les perſonnes qui pouvoient m'être les plus utiles dans mon ambaſſade ſecrette. A la tête de votre liſte ſe trouvoit Monſieur *le Texier*. Je me rendis à ſon hôtel dans Market-Lane, & voici quel fut le réſultat de mon audience. D'abord il m'aſſura que ſa patrie lui étoit encore chère ; mais qu'à préſent il étoit obligé de faire un peu de trève à ſon amour pour elle, parce que, pour obtenir l'adminiſtration de l'opéra, il avoit été forcé de promettre par ſerment à ſes protecteurs de ne jamais rien dire ou écrire touchant la politique. Je lui repréſentai que cela ne pouvoit avoir lieu qu'en public, mais que nous pourrions fort aiſément avoir des conférences nocturnes. Ah! Monſieur, s'écria-t-il, qu'il vous ſouvienne de *Beaumarchais* & de *Deon*! nos rendez-vous ne ſerviroient qu'à renouveller l'idée de *l'accouplement des eſpions*, & on ne manqueroit pas de ſe demander, lequel des deux eſt le mâle? — Il continua à m'aſſurer qu'il étoit attaché à ſa patrie

& à

& à Monsieur de Sartine ; & après avoir rêvé quelque-temps, je crois, me dit-il, avoir trouvé un moyen tout-à-fait nouveau, & plus curieux que les Hiérogliphes & le jus de citron, pour communiquer mes secrets sans me compromettre en rien la promesse que j'ai faite. Comment ? lui dis-je, comment ? par la maniere d'ajuster ma chevelure. D'ajuster sa chevelure, me direz-vous ? oui, & nous avons si bien concerté le plan de nos signaux, que je puis à présent, à l'aide d'une lorgnette, interprêter, même à l'autre bout de la salle de l'opéra, toutes ses pensées en matieres politiques, par l'arrangement & le nombre de ses boucles. Par exemple, quand il y aura apparence que les *actions* doivent *hausser* ou *baisser*, ses boucles seront placées *au-dessus* ou *au-dessous* de ses oreilles, qui, à cette distance, seront pour moi comme une espèce de baromètre ou d'échelle graduée pour m'instruire des changemens qui doivent arriver dans les fonds publics. Je déterminerai de la même maniere par la *grosseur* ou la *petitesse* des boucles, si les ministres seront *rigides* ou *flexibles* envers des Américains ; & s'il en *augmente* ou *diminue* le nombre, alors je découvrirai si les factions doivent devenir *plus* ou *moins nombreuses* ; affaire

très-importante pous nous pendant la séance du parlement ! J'aurois souhaité, je l'avoue, qu'il eût renchéri sur cette idée, & qu'il eût destiné les différentes côtes de sa tête à exprimer ses remarques sur les partis opposés en politique. Le *droit*, par exemple, pour le ministère, & le *gauche* pour l'opposition ; les boucles d'un côté pour les *Whigs*, & celles de l'autre pour les *Toris*, & comparer par ce moyen les *ouis* & les *non* par la différente proportion des boucles des deux côtés. C'est trop exiger de moi, me dit-il, fût-il même possible de faire approuver à Madame *Hubbard* un pareil paradoxe en fait de frisure, la nouveauté seule suffiroit pour causer des soupçons & me faire découvrir. A cela près il a promis d'être fort exact dans ce qu'il me communiquera. Il a en conséquence fait un secrétaire de son valet de chambre, afin qu'il dessine sur ses cheveux ce qui se passe dans sa tête —— Vous voyez donc, Monsieur, quelle difficulté il y a à tirer quelques secrets de ses meilleurs amis même, & de quelles distinctions délicates dépendent mes découvertes. Je ne laisserai pas cependant de m'en prévaloir autant qu'il me sera possible, afin d'obéir à vos ordres. J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble, &c.

LISTE DE TITRES FRAPPANS.

Pour des brochures à composer, & des traductions à publier, le tout en notre faveur. S-----)

Porte-feuille de Monsieur Voltaire, communiqué par son légataire.— Bien des blasphêmes, & encore plus de paradoxes, pour amuser les Américains.

La noblesse commerçante— douzieme édidition, revue & corrigée, à l'usage des ministres de Sa Majesté, par Monsieur *Terray**, (Capitaine de vaisseau au service de S. M.) & par Monsieur *Beaumarchais*.

L'harmonie du despotisme & de l'anarchie, dédiée à l'auteur du *sens commun*— poëme écrit pour célébrer l'alliance entre sa Majesté & le Congrès.

Pensées libres sur la Bastille— Une réfutation par avance de toutes les brochures de nos ennemis.

* Cassé pour avoir un peu trop rencheri sur son systême en surchargeant sa frégate de marchandises.

Dialogue aux enfers, entre Lally & d'Estaing.— Il faut faire composer cette brochure tout de suite, mais il ne faut pas encore la publier ; car *d'Estaing* peut encore échapper, si l'Amiral *Byron* a du goût pour les illuminations.

La tête leur tourne— Eloge des deux freres, les *Howes*.

Choix de la Reine entre Pallas & Vénus— En imitation du choix d'Hercule— Une Ode— parce que ces merveilles exigent du sublime.

Mentor & Télémaque, ou une bride pour le poulain— Flatterie pour le vieux *Maurepas* & Sa Majesté.

Je m'en lave les mains— Excuse pour moi-même.

Traductions des brochures anglaises.

—*Recueil des harangues imprimées & des brochures prononcées au parlement par Monsieur Burke.* Traduites littéralement.

Lettre de Monſieur Hartley à ſes conſtituans à Hull. Les ſoliciſmes & l'ortographe un peu corrigés.

Ces libelles périodiques ſous le nom *The Englishman*, mais qu'on pourroit à plus juſte titre appeller *Le Français.*

Enfin tout ce qui ſe trouve chez le ſieur Almon, depuis la démiſſion du Duc de Grafton, en exceptant toujours les lettres de Junius.

A MONSIEUR DE SARTINE.

Mardi matin à onze heures & un quart.

Mon cher Sartine,

Que ferai-je de l'incluse?— Il ne se passe pas de semaine que je ne reçoive deux ou trois lettres de cet homme là. Ce qu'il dit est bien vrai; & je crois que nous devrions faire quelque chose pour lui, ou au moins le lui promettre. J'espére que votre mal de tête est passé— La Duchesse me charge de vous dire que vous n'en guéririez jamais si vous persistez à écouter les radoteries du vieux Maurepas. Il lui semble qu'on est assez puni d'être obligé d'écouter le Roi.— Si vous n'avez rien de mieux à faire après l'opéra, venez souper avec nous.

De Chartres—

P. S.

Vous êtes bien bon de vous informer de la santé de notre petit *Valois*.— Ce n'étoit qu'un rhume.— Sa mere voulut absolument le mener voir les illuminations

(Incluse)

(Incluse) *Toulon à bord du Royal Louis*
14 *Sep.* 1778.

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR le DUC de CHARTRES.

Monseigneur,

Je ne suis point du tout étonné que la multitude & l'embarras des affaires importantes qui occupent sans cesse votre Altesse, vous en fassent oublier une d'aussi peu de conséquence que l'est l'intérêt d'un simple individu. Mais permettez-moi de vous faire observer qu'au moment même que la victoire du 27 du mois de juillet est le sujet des applaudissemens du public, il y va de l'honneur de la nation de récompenser les conseils que j'ai présumé de donner, & qui ont eu une si heureuse réussite. Sans mon avis, l'équipement de cette flotte qui vous a acquis une si grande réputation auroit été retardé fort long-temps, ou peut-être absolument empêché. Je supplie votre Altesse de se ressouvenir que ce fut à ma persuasion seulement qu'on mit des copies de l'*ordre du mouillage de Brest*, à bord des vaisseaux qui furent pris

pris par les Anglais. Je prévis bien qu'ils s'y laisseroient tromper, & qu'ils en seroient alarmés. L'événement a surpassé de beaucoup mon attente. La flotte Anglaise rentra dans ses ports, & la nôtre fut équipée sans aucun empêchement. J'ose me flatter que votre Altesse voudra bien se charger de mon avancement, & me fournir par ce moyen les occasions de signaler mon zèle dans les combats comme je l'ai fait dans les conseils. —J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect.

Monseigneur,

Votre très-humble & très-obéissant

Jean, Jacques, Charles, Louis Gasconade,
Garde Marine.

A MONSIEUR DE SARTINE.

Lundi au ſoir ſix heures & demie.

HELAS, mon cher Sartine, l'émeute & nos eſpérances ſe ſont évanouies tout à la fois. Soit que les grands accès ne durent guère, ou que la dépenſe, qu'on a faite pour les illuminations, ait eu le même effet qu'une ſaignée dans la fiévre, cette *Keppelerie* a tout à fait ceſſé. Plus de régal bourgeois en l'honneur de l'innocence. — Plus de pierres & de chendelles — plus d'aldermans à cocardes bleues—plus de bourgeoiſes avec des jarretieres à la *Keppel.* — Il a refuſé le commandement de la flotte, & ſa popularité a baiſſé avec ſon pavillon. C'eſt ainſi qu'a fini cette étrange farce, où l'on a vu le principal acteur avoir du ſuccès & être blâmé; remercié du parlement, & oublié par le peuple.— C'étoit un projet bien concerté, & qui promettoit beaucoup. Il faudra faire jouer quelque autre machine, pour créer dans la nation cette déſunion, qui nous a toujours été d'une grande reſſource.

Je ſuis très-ſincérement,

Votre, &c. FRANKLIN.

P. S. Cette mauvaiſe nouvelle m'a tant attriſté, que je ne ſaurois aller ſouper chez vous ce ſoir. Ayez la bonté d'en faire mes excuſes à madame de Sartine. Si je me trouve mieux demain j'irai manger votre ſouper.—

(PASQUINADE —— trouvée aux tuilleries —— écrite ; felon les apparences, par le *marquis de Louvois.* —— J'ai confeillé à *D'Orvilliers.*, de lui faire fa cour plus que jamais.

S——)

AVIS AU LECTEUR.

La victoire navale du 27 de juillet quelqu'indécife qu'elle ait été, de part & d'autre, a été fi fortement réclamée des deux côtés, qu'il n'eft pas poffible de fe déterminer à l'attribuer à une nation, fans faire outrage aux raifons convaincantes de l'autre; mais je me flatte d'avoir trouvé le moyen de fatisfaire également tous les partis, fans me compromettre, en laiffant lire chacun felon fes defirs. —— Le *credo double* des Jéfuites m'en a fourni l'idée, & le defir que j'ai de contenter tout le monde m'a donné l'envie de l'exécuter : ceux, qui defirent donner tort aux Anglais, liront de fuite les vers ci-deffous : ceux au contraire, qui peuvent fe perfuader que Monf. D'Orvilliers fut le vainqueur, les liront *en colonnes.* —— Quant à moi je fuis fi partagé entre les différens raifonnemens, que je fuis des deux opinions : ceux qui penfent comme moi les liront de l'une & de l'autre maniere. ——

La

LA VICTOIRE DU 27 JUILLET,

Prouvée & donnée à celui qui a le droit de ſe l'attribuer.

Ceux-là perdent la mémoire
Qui donnent aux Français la victoire
Quand Monſieur d'Orvilliers *écrit*
C'eſt un tas de fauſſetés qu'on lit
De faux rapports que je déteſte !
Quand on eſt plus fort on reſte,
Les Français entrent dans leur port
L'Anglais ſe trouvant le plus fort.

qui diſent les Anglois victorieux
ont raiſon d'être glorieux
la vérité eſt claire & bonne
dans la défenſe que Keppel *donne*
de ſ'en aller il n'eſt pas permis,
ſi l'on trouve des ennemis
quand l'ennemi a pris la fuite
on ſe diſpenſe de la pourſuite.

MONSIEUR DE SARTINE.

Vendredy matin à onze heures & demie.

POURQUOI m'avoir ainsi manqué de parole? — je vous attendis toute la soirée — toute la soirée — seule ! — que vous auriez ri de mes remarques sur l'incluse ! je fus obligée, je vous assure, d'employer toute mon éloquence pour qu'on me permît d'en faire la lecture. *Angélique* fut toute la matinée de belle humeur pendant qu'elle m'habilloit ; & je m'attendois certainement à quelque chose de merveilleux. Enfin elle m'avoua qu'elle avoit reçu de fort bonnes nouvelles de l'Amérique. — Je vous les envoie. — Vous n'ignorez pas que Mr. *Marechal*, valet de chambre du *marquis de la Fayette*, a toujours eu du tendre pour mon *Angélique*. — Nous avons, vous & moi, souvent ri aux dépens du maître ; — ce fameux Don Quixote. — Pourquoi ne pas nous divertir de l'écuyer aussi? — A ce soir — en attendant, mon cher petit ange, pensez à

Votre passionnée & fidèle,

Du Thé.

(*L'incluse.*)

A MADEMOISELLE,

MADEMOISELLE ANGELIQUE,

FEMME DE CHAMBRE, &c. &c. &c. &c.

DE MADEMOISELLE DU THÉ.

Philadelphie, 24 *Septr* —78.

Enfin, Divine *Angélique*, l'amour nous ſourit.— Mon maître eſt las de ces ſauvages.— Nous retournerons, & ton fidèle *Maréchal* mettra ſes lauriers à tes pieds.— Que ton petit cœur auroit palpité le jour que nous nous préparions à combattre, je dis *nous*, car ſi mon maître eût été tué, j'avois réſolu de ne pas demeurer les bras croiſés; & puiſqu'il avoit envoyé un défi à *Milord Carliſle* pour avoir oſé manquer de reſpect à *ſon* maître, par dieu & tous les ſaints du paradis! s'ils s'étoient battus, j'aurois fait repentir monſieur *Storer* d'avoir oſé ſe moquer du *mien*.— Mais ce poltron d'Anglais envoya une excuſe au Marquis.— Choſe honteuſe! — après toutes les dépenſes que nous avions faites pour nous préparer pour ce duel.— O *Angélique*! quel habit de combat! ſuperbe! d'un drap écarlatte garni d'olives en or, & doublé

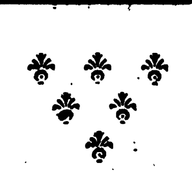
doublé d'une des plus belles fourrures que l'Amérique ait jamais produites. — Des escarpins magnifiques à talons rouges, & aussi bien faits que ces malotrus en sont capables. S'ils se fussent battus, quel grand spectacle n'auroit-ce pas été ? J'avois mis les cheveux du marquis en papillotes, & je devois lui faire six boucles de chaque côté. — Mais tout est fini, & nous quittons ce pays. — A te dire la vérité, ma chere *Angélique*, le congrès de *milord Washington* est au désespoir de notre départ. Mon maître passa hier toute la journée à leur écrire une lettre pour les consoler. J'écoutois, & je lui entendis répéter ces superbes mots. »*Dès le moment que j'ouis parler de l'Amérique, j'eus de l'affection pour elle. — Dès le moment que j'appris qu'elle combattoit, je brûlai du desir de répandre mon sang pour elle ; — & le moment où je pourrai lui être de quelque utilité, sera le seul moment pour lequel je croirai qu'il vaut la peine d'exister*». Oh ! aimable *Angélique*, quels trois beaux momens que ceux-là ! cependant tout beaux qu'ils sont, ils ne valent pas ceux que je te réserve. — La lettre du marquis a eu tout le succès qu'il en attendoit. — Le congrès de *milord Washington*, tout bien considéré, s'est assez bien comporté dans cette affaire. Il a écrit au docteur

docteur ambassadeur d'acheter une belle épée, & d'en faire présent à mon maître. Qu'en dis-tu Angélique? de plus, monsieur *Laurens* « prie Dieu, dans sa lettre, de bénir & de protéger le marquis ». — Quelle épée! quelle bénédiction! — quant à moi, on ne m'a donné ni l'une ni l'autre. Que le diable les emporte! s'ils m'avoient fait présent d'une jolie épée, je les aurois tenus quittes de leur bénédiction. — Mais, ma chere Angélique, aime moi toujours, & je me passerai volontiers de leurs épées & de leurs bénédictions.

Je suis & serai toute ma vie,

Ton esclave,

Jean Charles Jacques Maréchal.



DISTRIBUTIONS SECRETTES.

	Livres,	ſols.
A Monſieur——pour avoir fait ſupprimer un libelle contre la Reine——	80,000	0
Au même pour nous avoir envoyé des levriers d'Angleterre.	20,000	0
A Monſieur *Jacques*, pour avis reçus & pour dépenſes en priſon.	20,000	0
Au même, pour paiemens faits à Monſieur *Smith*, à Plymouth; Monſieur——à Portſmouth; —— au Sr —— l'Apothicaire à Chatham; à Mademoiſelle——à Deptford; à Madame —— à Woolwiche; —— à Meſſieurs —— à Briſtol; —— à Meſſieurs à Limehouſe, Vapping, Blackwall, &c &c.	15,000	0
A un Alderman de Londres, pour l'état de ſon régiment dans la milice —— par les mains d'Alderman Lee —— La queſtion de ſavoir ſi cette ſomme lui eſt jamais parvenue.	10,000	0
Au Colonel *Brome*, Maître Canonier du Parc de St. Jacques, pour un compte exact de l'artillerie d'Angleterre.	12,000	0

	Liv.	sols.
A la veuve & au joli petit poupon de feu Monsieur Jean le Peintre	4,000	0
A Monsieur l'Abbé Jackson, Editeur du Ledger, de l'Avertisseur Général, & du Paquet de Londres ——— N. B. Il m'a été recommandé par ma bonne amie la Duchesse de Kingston.	11,298	4 †
A l'honorable T W pour des détails importans.	80,000	0

N. B. Son Excellence le Docteur Francklin, promet que le Congrès nous remboursera aussitôt que les affaires iront mieux.———

A Monsieur Panchaud, pour les pertes qu'il a faites, quand au lieu d'être un *Bull* il s'est trouvé n'être qu'un *Béar*, en essayant de faire baisser les fonds d'Angleterre, lorsque les nouvelles de la prise de Ste. Lucie, de celle de Pondichéri, & du Blocus de d'Estaing arriverent si mal à propos.	400,000	0
Au même pour de l'argent avancé à T W pour pertes faites dans une pareille entreprise.	155,000	0

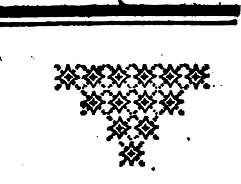
† *Cette fraction provient de ce que j'ai payé jusqu'à la derniere feuille desdits Ledgers, Avertisseurs Généraux & desdits paquets de Londres.*

E Pour

	Liv.	fols.
Pour argent avancé à fon Excellence le Docteur Francklin jufqu'à l'arrivée de fa flotte chargée de Tabac.	130,000	0
A fon autre Excellence Silas Deane, pour le tranfporter à l'Amérique	100,000	0
A fa troifieme Excellence.	100,000	0
A Monfieur Sayre, Ambaffadeur d'Amérique à la Cour du Roi de Pruffe, pour le dédommager de ce qu'il n'y a pas été reçu.	80,000	0
Pour illuminations fur le pont neuf &c. par ordre du Duc de Chartres.	10,000	0
A divers Poëtes pour quantité d'Odes fur la victoire remportée fur mer, à fix fous par ftance.	5,000	0
A fon Excellence le Docteur Franklin pour faire l'emplette de l'épée dont le Congrès a ordonné qu'on fît préfent au Marquis de la Fayette.	1,000	0
A Beaumarchais, pour payer les deux vaiffeaux qu'il a achetés au Roi	100,000	0
Au Duc de la Vauguyon, pour avoir négocié l'emprunt en Hollande.	150,000	0

	Livres, sols.
A Gérard pour présens distribués secretement parmi les Membres du Congrés : Tabatieres ornées du portrait du Roi, pour leurs femmes & leurs filles——une boîte, remplie de rouge, dont la Reine se sert, pour Miladi Washington, deux fois plus belle que l'épée du marquis de la Fayette, &c.	600,000 0
A mon Secrétaire pour lui-même, & purement pour le récompenser de son intégrité.	500,000 0
	5434,298 0

A l'un ARNOLD.



(Cette Lettre valoit bien la peine qu'on la déchiffrât —— Elle vient du meilleur de mes Espions —— Le projet est excellent ; j'en pourrai tirer avantage —— Cette tentative peut amuser les marchands de sucre qui ont fait banqueroute : quoiqu'ils n'y gagneront rien quand même elle réussiroit —— Mais j'en doute —— Je n'aime pas ces courans dont parle d'Orvilliers, ils pourroient bien nous être aussi nuisibles à *Jersey* qu'ils l'ont été à *Ouessant*. S ——)

Nous avons à présent une belle occasion d'attaquer Jersey.

123 † 75, 836 ≡ 4 : 2 342 † *a b*. 11. 19 : 6 : *Q* : 187. 91 : 3 : 4.

Tous les Officiers de la Marine se querellent entr'eux

18. 3. 78. 800 [illegible]. 62. 3 8 4 : † † 36 9 ≡ 312.

Le passé les occupe tellement qu'ils oublient le présent.

3 : 800. 24. 6 (†) 42 .9 † 3 72. 11. 5. 932. °17 : 43

Il y a une grande quantité de nos sucres dans l'isle,

)(. 3 : *q* ≡ 800. 24. 6. 42. 9 *S*. *G* : 11. [illegible]. 11. 342

Et le Gouverneur reste à Londres pour haranguer au Parlement.

2. 1. 0060 13 4 ‡ - - - 72. 5 * ※ 312 : *a b*.

Mais surtout il faut que Milord Sandwich soit congédié,

5. 13 : ☺ 8. † 42 : 978 —— 29 ≡ 3 45 —— †. 11. 17. 8 : *W*.

Parce qu'il est certain à présent que les chemises des Invalides ne sont pas assez longues

400. ≡ 3. †. 28. 43, 7. *A* : *B* : 17. 32. †. 11. 14.
≡

pour garantir ces pauvres gens du froid, ou pour descendre jusques dans leurs culottes.

19 : † : 6 *Questo* —— 33. 14 45 1775. 1776. 1777. 1778. 1779.

Ainsi nous pouvons nous attendre à bien des émeutes, des revoltes, & à toutes sortes de maux.

LE LECTEUR s'attendra peut-être à trouver ici la lettre concernant le parti de *Rockingham*, que l'espion a promise dans une de ces précédentes, mais il a été impossible à l'éditeur de la publier. Il est vrai qu'il y en avoit une dans la cassette sur ce sujet, mais fort rayée & fort effacée; & le peu qu'on en pouvoit déchiffrer paroissoit fort sévere contre ce parti de Rockicgham, comme on l'appelle. Peut-être que M. de Sartine crut que des gens qui se disent ouvertement les ennemis jurés des ministres d'Angleterre, devoient être les partisans de ceux de France, & qu'en conséquence il effaça cette satyre comme étant contraire à ses propres intérêts. Ou bien la politesse l'emporta sur la politique, &, quoiqu'il se trouvât fort offensé des plaisanteries faites contre les *Sherburnistes*, il désaprouvoit néanmoins toutes les personnalités sérieuses en toute sorte d'occasion & sur toutes sortes de sujets. Quoi qu'il en fût, il avoit effacé certains mots & en avoit laissé d'autres. Par exemple, on lisoit d'abord, quoiqu'avec bien de la difficulté, beaucoup de choses sur l'aristocratie, & contre les vieilles pré-

tentions de quelques seigneurs, qui s'imaginent devoir être ministre d'état aujourd'hui, parce que leurs ancêtres étoient de fort simples & de fort honnêtes gens le siecle dernier. Ceci étoit à moitié effacé, mais à côté se lisoit clairement *vertu héréditaire*. Ensuite il s'agissoit de savoir pourquoi des descendans de familles Hollandaises prétendroient vouloir mener le Roi régnant, parce que leurs ancêtres étoient de la suite du Roi Guillaume; & pourquoi George III donneroit aujourd'hui la préférence à deux ou trois ducs, parce que Charles second étoit éperduement amoureux de leurs bisayeules. M. de Sartine avoit aussi affacé cela, mais il avoit écrit audessus en lettres capitales : *vieux Whigs fort zélés* —— Auprès des noms de *Grenville* & de *Burke*, on pouvoit encore lire *Stamp act* & *Declaratorylaw*, & les mots *contradiction* & *parti;* le tout suivi de longs complimens sur la sagesse de l'un & l'éloquence de l'autre. —— Ce parti paroissoit y avoir été représenté sous l'allégorie d'un hôpital pour les amiraux & les généraux invalides; d'un *Chelsea parlementaria*, où l'honneur blessé & la réputation flétrie trouvent un azyle. M. de Sartine avoit encore passé un trait de plume sur cela, afin de

ménager dans ce M. S. mutilé, la nuance pour le caractère qui suivoit, ou, dans des pages entieres de louanges, les mots : *indiscrétion de jeunesse & New Market*, étoient les seuls qui fussent effacés. — Dans le Postcrip, l'espion avoit donné une liste de ceux qui devoient en tout temps être admis au lever de Lord Rockingham. Sa femme, à ce que j'ai appris, la lui avoit procurée par l'entremise de la femme de chambre de Miladi Rockingham, à qui le portier du marquis en avoit donné une copie. Cette liste étoit déchirée, mais sur un des fragmens on pouvoit lire encore les noms de M. Burke, M. Nollekins, M. Charles Turner, du duc de Grafton, ceux de Jacques Lee, Jacques Rider, & de Sire George Howard ; & sur un des coins étoit celui du *capitaine* Walsingham, avec un *Quære* quant au *Colonel*.

A MONSIEUR DE SARTINE,

En lui envoyant une lettre de M. Necker.

Quelle lettre que celle que je vous envoie Le Roi la lue & en a frissonné, & j'avoue que je n'ai pû la lire sans effroi. Il faut enfin nous déterminer à faire quelque chose, & le plutôt ne sera que mieux. — D'où vient que *La Mothe Piquet* n'a pas encore mis à la voile ? l'Amérique nous tend les bras — Quel coup si *De Grasse* ne réussit pas ! je le crains bien — *D'Estaing* a trompé nos espérances. *Le Pacte de famille* n'est plus rien. — Plût à Dieu qu'il me fut permis de me retirer à mon château, & d'y jouir de la paix avec toute l'Europe ! Croyez-vous cependant qu'il nous sera possible de faire quelque chose cet été ? sinon il faudra suivre l'avis de Necker.

Votre, &c.

Maurepas.

P. S. J'ai écrit à mon ami à Londres pour savoir si l'Amiral *Arbuthnot* va bientôt partir, & si *Sir E Hughes* doit s'arrêter à Gorée.

(Incluse)

(*incluse*)

AU COMTE DE MAUREPAS.

Lundi matin.

Mon cher Monsieur,

L'affection que vous portez au Roi notre maître, l'amour désintéressé que je vous connois pour votre patrie, & le véritable desir que vous avez de soulager vos compatriotes, dont le courage & la fortitude quelque grands qu'ils soient, ne sauroient résister plus longtemps aux maux qui les accablent, tout cela exige que je vous représente en peu de mots la situation réelle de ce Royaume relativement à son commerce, ses revenus & ses dépenses actuelles, & à quels malheurs il sera réduit si cette guerre ne cesse bientôt. En cette occasion, comme en toute autre, je ne doute nullement que vous n'attribuiez mon zéle à ce désintéressement qui a toujours caractérisé toutes mes actions, & que vous ne me rendiez auprès de Sa Majesté la justice qui m'est due.

Vous n'ignorez pas, mon cher Mr. quelles sont les plaintes des tous nos négocians, de tous nos marchands. La plupart sont ruinés par les prises que les Anglais ont faites

ſur eux. Nos revenus ne ſuffiſent pas pour les dédommager de leurs pertes. Ceux qui n'ont pas encore fait banqueroute s'y attendent tous les jours, car les iſles qui nous reſtent ſont bloquées. En perdant Pondicheri nous avons perdu le commerce des Indes. Gorée a peut-être ſubi le même ſort, & c'en eſt fait du commerce en Afrique. Quand même nos marchandiſes arriveroient dans la Manche, nous n'y avons point de flôte pour les protéger, & les Anglais s'en ſaiſiſſent. Tel eſt l'état actuel du commerce en France. — Quant à nos revenus, vous ſavez, à n'en point douter, que même en temps de *paix*, ils ſont fort inférieurs à nos dépenſes. — En 1769 ces dépenſes excédérent nos revenus de 30 millions. — En 1770 elles monterent à 70 millions, quand l'abbé Terray fit les grandes réductions, nonobſtant cela elles excédérent encore les revenus de plus de 17 millions. Le total de nos revenus, *y compris le produit de la ſuppreſſion des privileges dans les mouvances du Roi, & l'approbation de quelques Abbayes*, ne monte à guere plus de 380 millions, dont la ferme générale rend 160 millions, mais dont le produit ne ſera certainement pas auſſi conſidérable cette année.

	Millions
Les depenses annuelles viageres & les intérêts que le Roi paye montent à plus de	139
La dépense de tous les départemens, y compris la maison du Roi, tant civile que militaire, & les appanages des princes, est de plus de	200
Exclusivement des dépenses extraordinaires de la marine pour l'année derniere qui montent à	100
	439
Déduction d'un emprunt fait l'année derniere	40
	399

Il paroît par ce compte détaillé qu'après une année de guerre seulement, nous nous trouvons surchargés d'un excès de 40 millions dans nos dépenses.

Voilà, mon cher ami, un état précis de nos finances, & quoique nous n'ayons emprunté l'année derniere que 40 millions, (afin de faire croire à nos ennemis que nous avions moins besoin d'argent qu'eux, & encore plus pour empêcher nos compa-

triotes de se récrier de ce qu'on les surchargeoit d'impôts, au commencement d'une guerre,) nous nous trouvons obligés de faire *immédiatement de gros emprunts* pour nous mettre en état de la continuer. Les pays d'état, il est vrai, & sur-tout ceux de *Bretagne* & de *Languedoc*, ont montré leur zele par leurs contributions ; mais il faut avouer que ces secours sont comme une goutte d'eau dans l'Océan.

Quelques soins & quelque attention que je puisse avoir, il m'est presque impossible d'empêcher que les dépenses des ponts & chaussées, celle de l'artillerie, de la maréchaussée, des étapes, des intendans & des pensions *particulieres* n'excédent la somme ordinaire — c'est à proportion, mon cher ami, que la misere s'accroît que chaque individu se trouve plus embarrassé, & qu'il réclame avec plus d'empressement ce que l'état lui doit.

Les dépenses que nous fimes l'année derniere, pour mettre une flotte en mer, furent énormes, & nous n'en avons retiré aucun avantage. Le radoub de ces vaisseaux, en conséquence du combat du 27 juillet, coûtera, à ce qu'on m'a dit, la moitié ad-

tant qu'ils ont coûtés à conſtruire — fût-il même poſſible de former une eſcadre le printems prochain pour croiſer dans la manche, nous ne ſaurions l'équiper, les Anglais ayant dans leurs priſons les matelots que nous attendions par l'arrivée de nos flottes. — En un mot l'Eſpagne ne veut pas ſe joindre à nous. Les américains ſont ruinés — nous ne ſaurions leur prêter de l'argent, ni leur envoyer du ſecours. — Notre commerce eſt ruiné, nous ſommes à la veille de faire une autre banquerôute générale, & la paix ſeulement peut ſauver la france de la ruine qui la menace. Abandonnez cette canaille américaine —

Necker.

A MONSIEUR DE SARTINE.

Feb. 28th.

Dear Sartine.

I cannot contain my rage till my secretary comes home, or trust my resentment to the tameness of translation. —— I, the ambassador plenipotentiary of the United Free States of America, have lived to see the day whem I must endure the contempt of the wretched envoys ef evvry paltri principalitu. —— In short, all the Ambassadors refuse to rank with me. — *Doria Pamphili*, the Pope's Nuncio, calls me Quaker — Count d'*Arandu* says his Catholic Majesti loves South America too well, to encourage rebel colonies — *Chevalier Zeno* says the Venetians hate any thing but a nominal Republic. —— Monsieur l'*Estevenon de Berkenroode*, tells me his States quarrelled for religion, not taxes. —— Prince *Briantinski*

loves the English, and his mistress the Empress of Russia, desires him to insult me. — Baron *Golz* refers me to Mr. *Sayre*. — All this I could bear — but to see Count *Sickingen*, Baron *Grimm*, Baron *Thun*, and Monsieur *Wolff* give themselves airs, drives me to madness. — In short, sir, I am insulted in all the languages of Europe. — My religion is satirized in Italian — mi politics in Spanish and Dutch — I hear Washington ridiculed in Russian, and myself in all the jargon of Germany — I Cannot bear it. — Make Europe civil to America, or I'll follow *Silas Deane*,

Yours,

FRANKLIN.

A MONSIEUR DE SARTINE.

ancien hôtel de Lautrec,

lundi matin,

à onze heures & demie.

J'ai oui dire que quelques uns de nos vaiſſeaux ſont arrivés de la Virginie. — Je ſuppoſe que vous avez réglé nos comptes avec notre ami le docteur Franklin. — Je voudrois bien ſavoir ce que pourront nous produire les engagemens faits l'année paſſée.

VERGENNES.

*

* *

— Ceci paroît n'être que le commencement de la réponse de Monsieur de *Sartine* à la lettre de Monsieur de *Vergennes*. — Il ne s'est trouvé dans la cassette qu'une seule feuille du compte : mais nous devons nous estimer heureux de ce que celle-là même a échappé aux flammes —.

Mon cher Vergennes,

Inclus vous trouverez le compte courant entre nous & son excellence l'ambassadeur *Commerçant*. — Lisez-le & le brûlez. — Il ne conviendroit pas que tout le monde sût quel trafic vous & moi avons fait. — Savez-vous bien que nous pourrions écrire des commentaires sur la *noblesse commerçante*. — Il est néanmoins bien juste que nous nous dédommagions par quelques douceurs de tous nos embarras. — Je vous avoue que je suis las de toutes les tracasseries de la cour, & que rien ne me fatigue tant que d'y jouer continuellement le Protée. Je veux lever le

masque pour un moment avec mon ami ; cela me délassera. — Hélas ! Vergennes, pourquoi avons-nous écouté ce *Beaumarchais !* — ses spéculations absurdes nous ont engagés avec ces maudits Américains. — Ils nous doivent des sommes considérables, & nous ne pouvions en être remboursés qu'en plongeant la France dans cette malheureuse guerre. — Quels obstacles n'avons-nous pas long-temps rencontrés à toutes nos entreprises ! — le Roi naturellement passionné pour le plaisir & aimant ses aises a voulu jouir de l'une & de l'autre, & communiquer l'une & l'autre à ses sujets. — A son avénement au Trône, il trouva la nation épuisée par une guerre longue & ruineuse, — des banqueroutes faites à l'honneur & à des créanciers. — L'esprit du peuple abattu. — Le crédit public détruit. — Malgré cela un tel souverain guidé par les sages conseils de Maurepas, n'auroit pas manqué de redonner à la France son ancienne splendeur ; tandis que les riches productions des deux Indes (établissemens dont Colbert avoit connu toute la conséquence) seroient venues en abondance dans tous nos ports, pour y être distribuées également au prince & au sujet. — Quels artifices n'a-t-il pas fallu employer pour porter le Roi à renoncer à un

bonheur si certain pour la folle spéculation d'une alliance avec l'Amérique! — enfin l'armée Anglaise *mit bas les armes à Saratoga*; & l'ambition ne peut tenir plus long-temps contre la tentation. — *Necker* avoit cependant encore des doutes; mais les calculs céderent à la flatterie. — La Reine aimoit à contrôler; nous lui promîmes de l'aider; & elle gouverna le Roi. — Mais à quoi ont abouti tous ces artifices? — Nous avons perdu *Pondichéri* & *St. Lucie*, ou, pour mieux dire, les deux Indes; car nous n'avons point de forces dans l'une, & *d'Estaing* est bloqué dans l'autre. — Les banqueroutiers de Bordeaux nous envoient des remontrances. — Les capitaines *à jambes de bois*, & leurs veuves, réduites aux sabots, nous accablent de requêtes. — Quant aux premiers, vous savez vous en défaire aisément: mais *Montbarey* est bien las des autres. — Les jeunes officiers, qui d'abord ne parloient que d'arborer les fleurs de lis, & d'écraser sous leurs pieds les lions d'Angleterre, sont fatigués de ce métier, & n'ont maintenant d'autre souhait que celui de retourner à Paris. Ils veulent aller à l'opéra, au bal de la Reine, chez leurs maîtresses, aux promenades, aux courses de chevaux, & partout ailleurs, excepté à leurs quartiers. —

Le

Le Roi ne cesse de me demander des victoires. — La Reine dit que les lunettes du docteur devroient être racommodées. — *Maurepas* branle la tête. — *Necker* calcule & fait la mine. — L'ambassadeur d'Espagne ne dit rien. — *Sur-tout*

(*Cœtera desunt.*)

(Voici cette belle feuille sauvée des flammes.)

— *ex pede Herculem.* —

COMPTES

(Feuille 12.)

COMPTES DES PROFITS ET DES PERTES

DE

Meff. *de Sartine*, *Vergennes*, & de Son Excellence le *Dr. Franklin*, affociés.

Gain	Livres	Pertes	Livres.
Rapporté	2700,000	Rapporté	957,000
Par des prifes faites par le *Stur d'y Beggar*, Capitaine *Ephraim Adams.*	60,000	Le tiers d'une Cargaifon confignée à Bofton dans l'*Invincible*, pris par le *Lizard Cutter.*	40,000
——Confignation——		Partages de poudre à canon dans l'*Ocean* pris par le *Thames.*	20,000
Une cargaifon de Tabac par l'*Olivier Cromwell*, Capitaine *Jean Lee.*	125,000	7 - 8mes de Marchandifes feches dans le *Vulcain* jetté à la côte par la *Venus.*	50,000
Du Goudron & de la Réfine par les *Two Brothers*, Capitaine *Salomon Howe*	80,000	5 16mes de Pelleterie dans l'*Otter* coulé à fond par le *Beaver*	23,000
-Partages des Ris venus des deux Carolines-par le *True Briton* Cap *Sabot.* Par le *Lively*, Ca. *Ebenizer Darby.* Par le *Sprightly.* Ca. *Caleb Cushing.* Par la *Miladi Washington.*, Ca. *Mofes Handcock.*	400,000	Une cargaifon d'Allumettes, de Salpêtre & de Souffre dans le *Général Lee*, pris par *Hazard.*	37,000
		Billets proteftés, retournés par le *Land of promife*	100,000
Rapporté	3945,000	Rapporté	1117,000

tannique, comme ces Insulaires ont l'effronterie de l'appeller.

Il faut avoir soin de mettre des garnisons tout le long des côtes. — Car, aussitôt que Jersey sera pris, les Anglais useront certainement de représailles. — Ce n'est pas qu'ils aiment à *s'approcher* de trop près de nos côtes, mais il est bon de nous tenir sur nos gardes. — Car rien ne nous rendroit si ridicules aux yeux de toute l'Europe, que si un ou deux de leurs vaisseaux venoient sous nos forts brûler ou prendre les nôtres.

Si *D'Estaing* bat *Byron*, nous l'enverrons chercher pour mettre le feu à Portsmouth; personne étant plus digne de finir ce que *Monsieur Jean le Peintre* a commencé que *D'Estaing* même.

Nous sommes très-embarrassés de savoir quels forts nous devons attaquer. — Le château de *Douvre* est imprenable. — *Tuffnel* y commande! Il seroit dangereux d'attaquer *Scilly*. — *Egerton* nous y attend de pied ferme & bien préparé! — Nous pourrions assez aisément nous rendre maîtres de *Tilbury*. — Mais l'accès en est difficile. — Plusieurs personnes conseillent d'attaquer les *Cinq-Ports*, parce que le *Lord North* en est le gouverneur, & on dit qu'il est sujet à s'endormir dans son poste; il dort, il est

vrai,

vrai, mais je crains bien que ce soit le repos du lion, qui ne s'éveille que pour écraser ses ennemis. — Le *Fort-William* peut être aisément réduit, car *M. Righy*, notre grand ennemi, dit que le général & gouverneur *Burgoyne* ne peut prendre les armes qu'en faveur du Congrès. — Après tout, je crois que *la Tour* fera notre fait, si nos vaisseaux peuvent y aborder pendant la nuit; car le général *Cornwallis* sera aussi long & prendra d'aussi grands détours pour répondre aux questions du général *Howe*, que ce général en a pris pour arriver à Philadelphie, & ainsi il n'aura pas le temps de penser à nous. — *Si* une fois nous nous rendons maîtres de *La Tour*, nous pourrons aisément chasser les bourgeois hors de Londres, en lâchant contre eux les Lions & les Tigres de la ménagerie, pendant que nous nous amuserons dans la chambre aux joyaux, & dans celle où l'on bat la monnoye, — & le plaisir de piller l'Arsenal sera d'autant plus grand, que c'est-là que cette nation vaine conserve une si grande quantité de dépouilles, comme un témoignage de leur ancienne gloire, & de nos étranges défaites. — Voilà pour l'Europe. — Quant à l'Amérique.

(Hiatus valdè deflendus.)

(Cette Ebauche d'une alliance avec l'Amérique méridionale eſt un des libels de *Lauraguais*. — Il ne s'imagine pas que nous avons *ſérieuſement* diſcuté ce ſujet dans le Cabinet. — S —)

Projet d'un. « *Traité d'amitié & de commerce* * » entre Sa Majeſté très-chrétienne, & « les états unis de l'Amérique méridionale; à ratifier auſſitôt qu'elle ſe ſera revoltée contre l'Eſpagne, ce qui ne peut manquer d'arriver dans deux ou trois ans.

1°. « *Au nom de la Sainte & indiviſible Trinité* * » Sa Majeſté très-chrétienne recevra du *Paraguai*, du *Chili* & du *Pérou* une ambaſſade compoſée de Jéſuites défroqués, & de docteurs en philoſophie, & le ſieur *Conrade Alexandre Gerard* (qui ſera alors au fait de ces ſortes d'ambaſſades) ſera nommé & conſtitué envoyé plénipotentiaire dans tous les états rebelles de l'Améri-

* Nous nous ſervons ici des mêmes termes que nous avons trouvés dans le traité de l'Amérique *Septentrionale*.

que

que méridionale en général ; & en particulier, *Charles-Génévieve-Louise-Auguste-Timothée d'Eon de Beaumont*, sera nommée Chargée des Affaires dans le pays des *Amazones*.

2°. Sa Majesté très-chrétienne aura la bonté de leur envoyer toutes sortes d'amunitions de guerre pour détruire les Espagnols, & n'exigera d'eux qu'une once de poudre d'or pour chaque livre de poudre à canon.

3°. Sa Majesté très-chrétienne enverra une flotte pour *convoyer les canots* des états unis dans tous les ports du monde connu : dont d'*Estaing* n'aura pas le commandement, quand même il retourneroit sain & sauf. — Ce commandement étant conservé pour Monsieur *de Bougainville*, pour qui les filles de ces Mers doivent avoir beaucoup de reconnoissance.

4°. Sa Majesté très-chrétienne « employera ses *bons offices* & son entremise » en faveur des habitans du *Paraguai*, du *Chili* & du *Pérou*, » auprès du Roi ou Empereur de Maroc, ou Fez, des régences d'Alger, de Tunis & de Tripoli, &c. » — Ainsi

Ainsi qu'auprès de tous les autres, Rois & Empereurs Africains. — Et de plus auprès de l'Empereur du Japon, & de tous les princes pyrates & contrebandiers de ce quartier du globe aussi.

5°. Sa Majesté très-chrétienne est si passionnée pour la liberté, qu'elle se contentera pour tant de bienfaits, d'une pleine & entiere liberté accordée à ses sujets de pêcher, à leur gré, dans toutes les Mers de l'Amérique *méridionale*; parce qu'ils aiment à pêcher dans l'eau trouble.

(RÉPONSE

(Réponse de la Reine à ma lettre, dans laquelle j'avois inclus celles de *Maurepas* & de *Necker*.

S—)

Monſieur,

Vous ne ſauriez croire avec quel ſérieux j'ai lû les deux lettres que vous m'avez envoyées.— En vérité elles m'ont occupée toute la matinée pendant qu'on me coëffoit.— Vos coreſpondans paroiſſent être réellement effrayés, que le Roi lui-même n'eſt pas trop charmé de notre guerre. Mais, je ſais que c'eſt votre intention & celle de monſieur de *Vergennes* de la continuer à tout hazard.— Vous êtes l'un & l'autre mes favoris, & je ne vous abandonnerai jamais : d'ailleurs je ne ſaurois vivre ſans me mêler de politique.— La chambre d'une nourriſſe n'a point de charmes pour moi, comme elle en a pour *Charlote d'Angleterre*. Et même quand j'aurois du penchant pour les plaiſirs domeſtiques, quelle apparence y a-t-il que j'aie jamais autant de ces plaiſirs qu'en a eu Sa Majeſté Britannique.— Eh bien! qu'importe? ſi le ſol de Verſailles n'eſt pas propice aux

tendres myrtes, n'en cultivons que plus de lauriers.— Pour mettre cette guerre à la mode, il n'est question que de former des camps en Normandie pour les jeunes officiers; ils les préféreront à leurs quartiers de campagne.— Quant aux Espagnols qu'ils fassent ce qu'ils voudront. Que nous importe le pacte de famille, puisque mon frere est l'ami de la France. Courage, Monsieur, s'il faut que *d'Estaing* périsse, soit, il l'a voulu.— Réservons nos renforts pour le brave *d'Orvilliers*, & vous verrez que nous convertirons en tapis ces pavillons Anglais.

MARIE.

P. S.

Quels jolis plumets que ceux que vous m'avez envoyés ! je ne m'en parerai au moins qu'à la premiere victoire que nous gagnerons, ainsi il y va de votre honneur qu'ils ne jaunissent pas dans ma garderobe.

A MONSIEUR DE SARTINE.

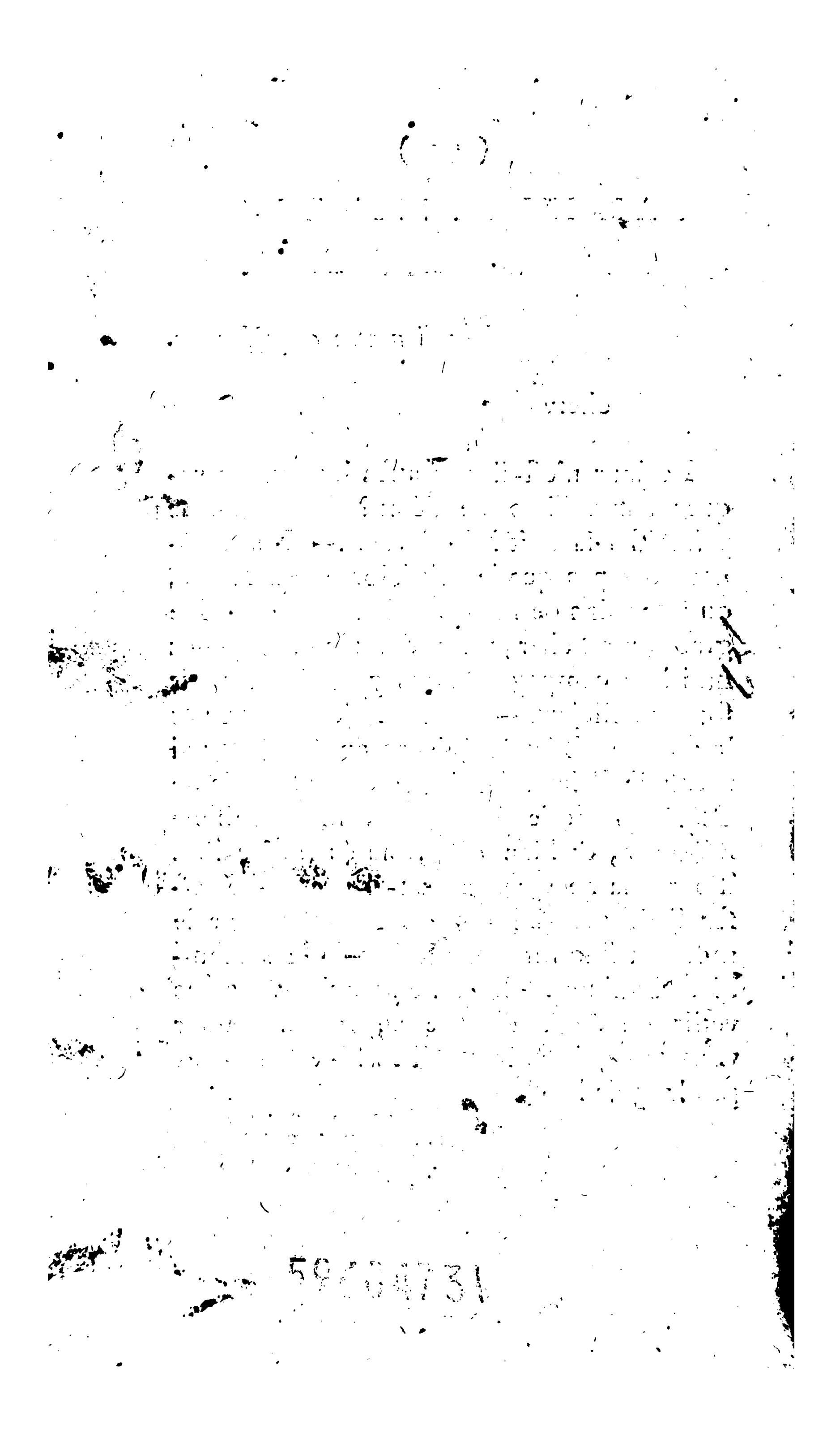
Lundi matin onze heures.

Ma chere ame,

Le jour n'eſt-il pas aſſez long pour vaquer aux affaires de l'état ? faut-il encore y ſacrifier la nuit ? — Cruel !— Ne craignez-vous pas que je ſois jalouſe de la Reine, ou au moins de Madame de *Sartine*. — De grace, mon cher, venez demain au ſoir chez moi à la campagne; nous y ferons un petit ſouper délicieux.— Le Duc de *Chartres* & le Comte d'*Artois* doivent en être; & j'ai invité le Prince de *Naſſau*, le Marquis de *Genlis*, la jolie d'*Ervieux*, Mademoiſelle *Michelot*, & bien des beautés ſpirituelles. Tout cela ne vous tente-t-il pas ? — Laiſſez-là le grand homme, & ſoyez pour le moment l'homme de plaiſir.— On s'aſſemblera à minuit.— Mais ne pourriez-vous pas venir un quart d'heure auparavant, pour vous tranquiliſer ? — Adieu ! ne me faites pas languir ! —

Du Thé.

FIN.





13/6

By Richard Tickell grandson of

THOMAS TICKELL
(ENGLISH)

F900

[Tickell]





